



HAL
open science

Les éruptions du Vésuve dans la littérature populaire de la seconde moitié du XVIIIe siècle : l'almanach du *Messenger boiteux de Berne et Vevey* (1749-1798)

René Favier

► To cite this version:

René Favier. Les éruptions du Vésuve dans la littérature populaire de la seconde moitié du XVIIIe siècle : l'almanach du *Messenger boiteux de Berne et Vevey* (1749-1798). Emilie Beck-Saiello et Dominique Bertrand. *Le Vésuve en éruption. Savoirs, représentations, pratiques*, Presses universitaires Blaise Pascal, pp.99-109, 2013, 9782845165373. hal-04826804

HAL Id: hal-04826804

<https://hal.science/hal-04826804v1>

Submitted on 10 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Collection VOLCANIQUES

Le Vésuve en éruption

Savoirs, représentations, pratiques

Sous la direction de

Émilie BECK SAIELLO & Dominique BERTRAND



Le Vésuve en éruption

Savoirs, représentations, pratiques

COUVERTURE :

Alessandro D'ANNA, *L'Éruption du Vésuve de 1794 avec la procession à la Vierge*, 1794, aquarelle, 60 x 94 cm, collection particulière, DR.

Alessandro MALLADRA, *Cône intérieur du cratère du Vésuve en septembre 1922*, 1922, photographie, 12 x 8 cm, Naples, Bibliothèque de l'Osservatorio Vesuviano.

MAQUETTE : Claude CHOMETTE

RELECTURE, MISE EN PAGE, FABRICATION : Olympe DAGRON

Le colloque « Le Vésuve en éruption (XVI^e-XX^e siècles). Savoirs, représentations, pratiques » s'est tenu à Naples du 19 au 21 décembre 2007. Il a été organisé conjointement par l'Istituto Italiano di Scienze Umane et l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand.

Les contributions de Giovanni Ricciardi, Gaetano Amodio, James Hamilton, Remo Bodei et Antonio Caroccia ont été traduites par Émilie Beck Saiello.

© Presses universitaires Blaise-Pascal, 2013

Maison des sciences de l'homme
4 rue Ledru
63057 Clermont-Ferrand cedex 1
www.pubp.fr

ISBN 978-2-84516-537-3 (papier)

ISBN 978-2-84516-538-0 (PDF)

Le Vésuve en éruption

Savoirs, représentations, pratiques

Sous la direction de

Émilie BECK SAIELLO & Dominique BERTRAND



Collection **VOLCANIQUES**

La mémoire trouble des éruptions

Les éruptions du Vésuve dans la littérature populaire de la seconde moitié du XVIII^e siècle : l'almanach du *Messenger boiteux* de Berne et Vevey (1749-1798)

René FAVIER

Résumé – Les éruptions du Vésuve ont eu un grand retentissement en Europe et ont constitué un phénomène passionnant pour les esprits du XVIII^e siècle, soucieux de rationalité scientifique. Les almanachs les relatent donc avec détail et entendent contribuer à la vulgarisation scientifique. Ils fournissent en conséquence d'amples descriptions, souvent illustrées, afin de satisfaire la curiosité et la sensibilité des lecteurs, sans sacrifier toutefois la vision scientifique et la lecture rationnelle de la catastrophe.

Mots clés – gazettes, curiosité, sciences, illustration, leçon morale, rationalité.

Abstract – The Vesuvius eruptions shook Europe. In the 18th century, they fascinated the learned, who were keen on scientific rationality. They were related at length in almanachs aiming at the popularisation of science. For that purpose, detailed descriptions were provided, often illustrated, in order to come up to the readers' expectations regarding both knowledge and thrill. At the same time, almanachs never ignored the scientific aspect and rational explanation of this act of God.

Keywords – newspapers, desire to learn, sciences, illustration, moral lesson, rationality.

« LE PHÉNOMÈNE le plus frappant de tous ceux que la terre nous offre dans sa vaste étendue est sans contredit la bouche de feu ou Volcan situé sur le Sommet du Mont Vésuve, près de la Ville de Naples, Spectacle si effroyable que intéressant, et qui a fait toujours l'étonnement du Peuple et la spéculation de curieux par ses Éruptions et funestes et fréquentes. » Si, au cours du XVIII^e siècle, les éruptions volcaniques excitèrent l'imagination des scientifiques, elles nourrirent également une abondante littérature populaire. Dans la seconde moitié du siècle, aucune des grandes éruptions du Vésuve notamment n'échappa à la plume des rédacteurs de l'almanach du *Messenger boiteux*, diffusé essentiellement dans l'espace helvétique et ses périphéries.

Les catastrophes dans l'almanach du *Messenger boiteux*

Publié pour la première fois en allemand à Bâle en 1677, puis en français à partir de 1707 à Berne, à Vevey à partir de 1755 (et jusqu'à aujourd'hui), l'almanach du *Messenger boiteux* est sans doute un des médias populaires qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, accorda le plus de place aux événements catastrophiques. Ces récits de catastrophes constituaient un vrai genre dans les relations que publiait chaque année l'almanach, à côté des observations astrollogiques, météorologiques et informations diverses, « des choses les plus remarquables arrivées dans toutes les parties du monde », intervenues d'octobre de l'année précédente à octobre de l'année en cours¹. Par son irruption dans l'ordre normal des choses, par sa soudaineté, sa rareté, son caractère spectaculaire et parfois mystérieux, la catastrophe était particulièrement susceptible de solliciter la curiosité du lecteur. L'importance de ses conséquences et le nombre des victimes sollicitaient leur émotion, tout particulièrement dans une publication popu-

1. Il existe très peu de collections de l'almanach du *Messenger boiteux* de Berne. La plus complète se trouve à la bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, sous la cote B 2177. Le dépouillement a été effectué pour la période 1749-1799. Pour une présentation plus complète de la question, voir mon article: « Le poids des mots, le choc des gravures. La représentation des catastrophes au XVIII^e siècle: l'*Almanach du Messenger boiteux* », in *Représenter la catastrophe à l'âge classique: dispositifs, motifs, figures* (Actes du colloque, Québec, Université Laval, 26-29 septembre 2007), Thierry Belleguic, Benoît de Baere (dir.), Paris, Hermann, à paraître.

laire qui se voulait à la fois récréative et instructive. Pour la seconde moitié du XVIII^e siècle, les catastrophes font l'objet de près de deux cents articles, d'ampleur et de natures très différentes, allant de simples brèves à des récits très détaillés, certains consacrés à un événement particulier, d'autres à des événements intervenus en série (incendie, inondation, séisme, etc.).

On ne saurait considérer naturellement l'ensemble de ces relations comme un reflet objectif d'une « actualité catastrophique ». Incendies et ouragans faisaient à eux seuls l'objet de plus de la moitié des relations : 30 % pour les premiers et 25 % pour les seconds. En considération avec leur moins grande fréquence, les séismes tenaient également une place notable (16 % des articles), mais les inondations – pourtant très fréquentes – ne fournissent matière qu'à 7 % des articles, pas davantage que les attaques d'animaux sauvages (principalement des loups). Pour l'essentiel enfin, l'information était presque exclusivement européenne – ou, pour une faible partie, aux colonies des États européens. Seule la Turquie – et presque exclusivement Constantinople – faisait exception à ce modèle. En Europe, l'information se distribuait grossièrement de manière concentrique autour de la Suisse (10 % des articles) : 30 % pour la France, 16 % pour l'Italie, 9 % pour le monde germanique et l'Angleterre, 5 % pour l'Europe centrale, la Scandinavie et la Russie, alors que le monde ibérique et les Balkans étaient presque totalement absents.

Une telle distribution tenait d'abord aux modes de collecte de l'information. Pour partie, celle-ci était le fait d'une observation directe, soit de la part d'un correspondant de l'almanach, soit de la part d'autorités locales, soucieuses de faire connaître, par le biais de mémoires imprimés et largement diffusés, l'exceptionnalité ou la gravité de la catastrophe. Le plus souvent cependant, l'information n'était pas de première main, et l'almanach reprenait les nouvelles diffusées dans les gazettes de l'année : « La Gazette de France a donné le détail suivant du terrible orage qui de Paris et ses environs, s'est étendu jusques dans la Flandre et sur une largeur d'environ cinq lieues [almanach de 1789]. » Parfois, les textes des articles étaient intégralement et explicitement cités.

Pour autant, les différentes relations ne peuvent être considérées comme de simples versions populaires et édulcorées des relations publiées par ailleurs sur les événements de l'année passée. Face à la médiatisation dont les catastrophes commençaient à faire l'objet à travers les rapides relations qu'en donnaient les gazettes, l'almanach entendait prendre un certain recul, voire corriger les informations spectaculaires données parfois trop rapidement. Aussi toutes les grandes catastrophes n'étaient-elles pas systématiquement rapportées. D'autres, au contraire, de moindre importance, pouvaient être mentionnées quand elles s'inscrivaient dans une série d'événements comparables rassemblés dans un même article. Des événements anciens pouvaient revenir dans l'actualité et mériter, aux yeux des éditeurs, d'être relatés.

Le caractère spectaculaire, exceptionnel, de l'événement restait souvent déterminant. Ouragans ou avalanches n'étaient ainsi relatés que si l'événement sortait du commun : « Ormont offre

chaque année l'exemple de quelqu'avalanches ou haring plus ou moins considérable; mais lorsqu'il n'y a eu que 2 ou 3 maisons renversées et que personne n'a péri, on n'en parle pas [almanach de 1794].» De tels choix étaient parfois justifiés par une volonté moralisatrice qui se traduisait dans l'exaltation du rôle des héros-sauveteurs :

Que ces égoïstes superbes qui font consister leur bonheur à s'isoler des autres hommes, leurs frères et leurs semblables, dont le cœur de fer ne s'attendrit jamais sur les maux du prochain, rougissent de leur bassesse en voyant l'héroïsme des âmes grandes et généreuses, qui savent goûter de nobles plaisirs en faisant du bien, en se dévouant pour le salut des malheureux! Cet ardent patriotisme mérite toutes les couronnes civiques que les honnêtes gens lui décernent [almanach de 1792].

Face à la catastrophe, l'almanach entendait également contribuer à une vulgarisation scientifique et rendre les origines de la catastrophe moins mystérieuses. Pour les avalanches, c'était un savoir vernaculaire que le *Messenger* contribuait à diffuser :

Ces éboulemens [...] ont lieu lorsqu'après les premières neiges d'automne, il y a un long intervalle avant qu'il en tombe de l'autre. Alors la vieille se durcit par le froid, devient compacte et glissante; celle qui survient ensuite ne s'attache point à l'ancienne; plus légère, elle est susceptible d'être mise en jeu au moindre zéphyr. C'est dans ce moment que se forme au plus haut de la montagne une petite pelote roulante; son volume va toujours en croissant, il augmente sans cesse; bientôt cette boule de neige devient énorme [...]; quand elle arrive au bas du vallon, c'est une masse épouvantable qui a tout détruit, tout ravagé.

Pour d'autres catastrophes, les auteurs pouvaient compiler des explications déjà publiées. En 1787, l'almanach propose ainsi une longue analyse des travaux de Benjamin Franklin sur le déclenchement des ouragans. Les séismes de Calabre et Sicile (Messine) du 3 février 1783 sont inscrits dans un système d'explication de la formation de la Terre: « Il faut encore avoir recours aux éboulemens, aux volcans, aux tremblemens de terre qui de nos jours même changent si fort la superficie d'un pays qu'elle devient méconnoissable; c'est ce qui est arrivé à la Calabre, à une partie de la Sicile, par l'horrible tremblement de terre dont nous allons donner la relation. » Dans ces perspectives, les gravures qui accompagnaient certains des récits n'étaient pas seulement illustratives. Elles étaient aussi explicatives. Elles donnaient à voir et comprendre les différentes manifestations de la catastrophe.

Mystérieuses au même titre que les séismes, les éruptions volcaniques se prêtaient tout particulièrement à un tel projet: « Le Spectacle effrayant que la Nature nous offre dans la nouvelle Éruption du mont Vésuve, dont nous avons apporté les premières Circonstances, forme un Objet trop intéressant à tous égards, pour qu'on puisse se dispenser d'y revenir une seconde fois, afin de donner une Relation détaillée des étranges effets que ce redoutable Volcan a faits pour la vingt cinquième fois depuis qu'il a commencé à vomir des flammes [almanach de 1753]. »

Les éruptions du Vésuve

Formellement, les éruptions volcaniques ne tiennent qu'une place très modeste dans le corpus des catastrophes relatées par l'almanach durant la seconde moitié du XVIII^e siècle : neuf récits seulement, à peine 4 % de la totalité du corpus. Trop rares et trop spectaculaires, ces événements n'étaient jamais l'objet de simples « brèves », mais donnaient au contraire lieu à d'amples développements – souvent beaucoup plus considérables que dans les gazettes² – tant descriptifs qu'explicatifs, accompagnés plus d'une fois sur deux d'une gravure.

Au sein de ce (modeste) corpus, les éruptions du Vésuve tiennent la place principale : « Le phénomène le plus frappant de tous ceux que la terre nous offre dans sa vaste étendue est sans contredit la bouche de feu ou Volcan situé sur le Sommet du Mont Vésuve, près de la Ville de Naples, Spectacle si effroyable que intéressant, et qui a fait toujours l'étonnement du Peuple et la spéculation de curieux par ses Éruptions et funestes et fréquentes [almanach de 1753]. » Les quatre éruptions de 1751, 1767, 1779 et 1794 font chacune l'objet d'une très ample relation illustrée. Trois autres éruptions sont rapportées en relation et en comparaison avec celles du Vésuve : celles de Ténérife et de l'Etna en 1767, et à nouveau de l'Etna en 1787. L'apparition d'un nouveau volcan en Crimée en 1796 fait pour sa part l'objet d'une relation distincte et particulière, mais comparée à des événements siciliens.

Enfin, deux relations avaient trait à des éruptions dans le monde colonial : l'une à Tuxla, au Mexique, le 28 juillet 1764, et celle du Papandayan à Java le 11 août 1772, une des catastrophes majeures du XVIII^e siècle qui engloutit plus de quarante villages.

Sur un sujet aussi médiatisé, les différentes relations reproduisaient le plus souvent l'information fournie par ailleurs. En certaines circonstances, les récits étaient, purement et simplement, repris *in extenso* : « Nous avons cru devoir en donner au public une Relation détaillée, telle que nous l'avons reçue de sa source [...] “*Dans la journée du 28 Octobre, il ne parut qu'une grosse Nuée de fumée blanchâtre, qui couvrait le sommet de la Montagne, et une ligne de semblable fumée qui traçoit le cours de la Lava, et désignoit le terme, jusqu'où ce torrent étoit parvenu [...]*” ». Les différents articles se faisaient en premier lieu l'écho des nombreuses interrogations qu'avait suscitées la reprise de l'activité éruptive du volcan depuis 1631. C'est un Vésuve constamment menaçant que décrit ainsi l'almanach. « Le Mont Vésuve, qui depuis l'Année 1737 nous avoit laissez assez tranquiles, s'est remis à faire des siennes [...]. Les personnes qui sont un peu au fait de ces sortes de révolutions prédirent qu'il y auroit dans peu des changements et quelque nouvelle éruption dans la Montagne » (almanach de 1753) ; « Le Vésuve est d'une persévérance sans exemple dans sa présente éruption, qui dure depuis longtems, et qui ne paroît point prête à finir encore » (almanach de 1767) ; « Il n'y a personne qui

2. Au total : 15 898 signes pour l'éruption de 1751 ; 8 391 pour celle de 1779 (trois fois plus que la *Gazette d'Amsterdam*) ; 7 201 signes pour celle de 1794 (deux fois plus que la *Gazette d'Amsterdam*).

ne sache que le mont Vésuve fait de tems en tems des éruptions qui causent à tous les voisins les plus grandes frayeurs. Ce volcan en 1766 avoit été plus terrible qu'à l'ordinaire, et le calme du Vésuve sur la fin de cette année-là n'étoit que l'avant-courreur de l'éruption qui éclata le 19 octobre 1767, l'une des plus formidables qu'on eut vuës depuis celle qui ruina la ville d'Héraclée sous l'Empereur Tite» (almanach de 1769). Régulièrement rappelée, la référence à l'éruption de 79 contribuait à souligner le caractère spectaculaire de l'événement vécu. « Il y a 4 mois qu'elle coule comme une rivière, et les Annales n'ont noté aucune éruption, depuis celle qui étouffa Pline, qui ait duré aussi longtems et néanmoins cause moins de dégats», relatait une lettre de janvier 1752. À dix-sept siècles de distance, l'éruption du 8 août 1779 semblait faire revivre les derniers jours de Pompéi: « La dernière éruption du Vésuve arrivée le 8 Aoust 1779 est une des plus considérables qu'il y ait jamais eu. Celle dont parle Pline le Jeune qui fit périr son oncle, qui ensevelit Poppeia et Stabia ne fut peut-être pas si étonnante [almanach de 1782]. »

Les récits visaient d'abord à donner à voir, avec en appui des gravures qui venaient illustrer les propos. Si celles des éruptions de 1751 et 1779 restaient extrêmement simplifiées, d'autres se voulaient plus réalistes. Dans celle de l'éruption de 1767, on distingue ainsi nettement le mont Somma en arrière du volcan. Celle de 1794 reprenait pour sa part le cadre général de gravure réalisée après l'éruption par Joachim von Sandrart, *Vesuvius mons Neapoleos*³, et fréquemment reproduite, avec au premier plan le pont de la Madeleine.

Les relations insistaient d'abord sur les aspects les plus terrifiants des éruptions. En toutes circonstances, le vocabulaire était d'abord celui de l'effroi. En 1751, « l'aspect de la montagne étoit effrayant ». Le 21 septembre 1766, le sommet s'abîma « avec un fracas épouvantable » ; le 19 octobre, « la montagne ne cessa de mugir, et à chaque intervalle de 8 à 9 secondes, il se faisoit une éruption de matière enflammée précédée d'horribles tonnerres » ; le 22 septembre, « la terreur augmenta beaucoup à la vue d'une pluie de lave brisée, dont les plus gros grains étoient comme des petits pois, mais il en pleuvoit de beaucoup plus gros dans les lieux voisins du Vésuve ». En 1779, les événements ne furent pas moins impressionnants :

La colonne de feu étoit alors si considérable et si large qu'on eut dit que la terre vomissoit une partie de ses entrailles embrasées ; la mer éclairée au loin paroissoit un vrai gouffre, c'étoit l'enfer à découvert ; la lumière étoit si vive qu'on pouvoit lire aisément à Naples. Une partie de la colonne de feu fut emportée au loin par le vent, et l'autre retomba sur la montagne qui fut enveloppée comme d'un voile ; tout fut tellement confondu qu'on crut la montagne engloutie ou lancée dans les airs. Des foudres et des éclairs coupoient de tous les côtés et dans tous les sens la masse de fumée et la colonne de feu ; on auroit dit qu'ils partoient du sein de la terre comme du haut des airs. C'étoit une nuée enflammée d'où tomboit une pluie de feu continuelle qui menaçoit de tout détruire [almanach de 1782].

3. Se reporter à la Fig. 2 de l'article de Gaetano Amodio dans ce volume (p. 120).

En juin 1794, les secousses souterraines et les projections incandescentes jetèrent « l'épouvante dans les cœurs [...]. Jamais on n'avoit vu s'élever de son sein une si grande quantité de pierres embrasées et épaisses comme du mache-fer. Une nuée horrible qui couvroit en partie cette ville, et qui faisoit pleuvoir sur elle des cendres brûlantes, vomissoit en même tems des foudres et des éclairs » (almanach de 1795).

La description du désarroi des habitants constituait un contrepoint ordinaire au caractère spectaculaire des phénomènes observés. C'est d'abord leur peur et leur fuite que rapporte l'almanach. Naples constituait le refuge ordinaire pour ceux de la campagne qui étaient chassés par les coulées de laves. En 1751, les habitants de Boscoreale et de ses environs furent « tellement épouvantés qu'ils ont abandonné leurs demeures et se sont retirés en Ville de Naples ». En 1766, « comme le torrent de feu s'avancoit dans la campagne, les habitans se hâtèrent de démeubler les maisons et cherchèrent précipitamment un azye dans la capitale ». À Ottajano (actuelle Ottaviano), en 1779, « un enfant que son père emportoit, ayant sur sa tête un grand panier dans l'espérance d'en écarter les pierres, eut une vertèbre cassée dont il mourut deux jours après ». En 1794, les habitants de Torre del Greco « se sont enfuis avec précipitation, abandonnant dans les ruines tout ce qu'ils possédoient ». Les différentes gravures, particulièrement celle illustrant l'éruption de 1794, donnaient une large place à cette panique des « gens allarmés cherchant leur salut par la fuite », susceptible de mobiliser l'émotion des lecteurs.

Mais Naples elle-même n'était pas à l'abri de la panique. « Le jeudi 12 juin, à 11 heures du soir, on éprouva à Naples une sorte de secousse de tremblement de terre, qui obligea d'abandonner les spectacles dans les cinq principaux théâtres. » La violence de l'éruption du 8 août 1779, jointe aux interprétations millénaristes que suscitait le rapprochement avec celle de 79, alimenta, comme le rapporte aussi William Hamilton, la panique et le désordre dans la ville :

La populace s'abandonna à tout l'effroi dont elle est susceptible. On entendit des cris de toutes parts. Le quartier de Santa-Lucia de Naples parut plus effrayé qu'aucun autre de la ville. Les chemins de Resina à Castelamare et de Portici à Naples se trouvèrent tout à coup couverts d'habitans qui emportoient leurs enfans et ce qu'ils avoient de plus précieux. Les théâtres de cette dernière ville furent abandonnés, les rues se remplirent de processions, de filoux, de curieux et de soldats à qui on fit prendre les armes. Une partie de la populace enfonça les portes des églises, une autre tenta de les voler; une troisième courrut chez Mr l'Archevêque demander St-Janvier et portoit des fascines pour bruler le Palais Episcopal en cas de refus. Une autre partie faisoit des processions, il y en avoit plus de 50 dans la ville, chacune portant l'image du Saint auquel elle devoit le plus de dévotion. Le brigandage succéda bientôt à la peur. Ceux que la frayeur avoit rendu dévots arrachèrent avec violence les torches des mains des domestiques qui éclairaient leurs maîtres et ils en voloient dans les boutiques où l'on en fait commerce pour éclairer ces processions.

On ne saurait affirmer cependant que les réactions populaires se limitaient à une fuite apeurée. Certaines notations attestent d'une résistance empirique à la menace de la lave. En 1751, les habitants d'Ottajano creusèrent un large fossé pour détourner son cours. Il « a produit le bien d'y précipiter une de ces branches et de l'arrêter dans son creux. Sans cette précaution, une grande étendue de taillis courroit le risque d'être consumée par le feu ». De même, si elle fut très spectaculaire et si elle causa de très importantes destructions, l'éruption de 1779 n'aurait fait que deux morts : « Les hommes se réfugièrent dans les maisons et sous les voutes les plus solides. » Face à la panique, le sang-froid – voire la témérité – de certains n'en apparaissait que plus remarquable. À la fuite du plus grand nombre s'opposa ainsi en 1751 « le courage et l'intrépidité, peu ordinaire aux personnes de son Sexe », de l'épouse de l'ambassadeur impérial, la princesse d'Esterhazy qui :

[...] moins sensible à l'effrayant spectacle du Vésuve que curieuse de découvrir les causes naturelles de ces Phénomènes, s'est transportée régulièrement, ces jours-ci, vers l'endroit de la montagne où le Torrent de feu a pris son cours. Elle s'y est fait accompagner par plusieurs Savans et autres personnes, en état de lui donner les explications nécessaires. Cette Princesse est descendue ensuite dans les Campagnes que le Torrent traverse pour se précipiter dans la Mer.

De même, en 1779, la panique populaire fut-elle canalisée par les autorités ecclésiastiques, sans qu'aucun lien de cause à effet ne soit établi avec la fin de l'éruption : « Le Père Roch, Dominicain, qui dès longtems est regardé comme le modérateur et l'Apôtre du peuple, le persuada de la remettre ; elle n'eut lieu que le mardi suivant. Enfin, on alla se coucher, mais les troupes veillèrent toute cette nuit et les deux suivantes. » Intervenant alors que l'éruption avait cessé, la cérémonie se dégageait des considérations superstitieuses pour devenir une simple action de grâce.

Les relations de l'almanach ne visaient cependant pas qu'à émouvoir. Il s'agissait aussi, derrière une rhétorique de la peur, d'expliquer, de faire comprendre aux lecteurs le mécanisme des éruptions, leurs différentes manifestations et leurs conséquences.

Les montagnes ardentes qu'on appelle les volcans renferment en leur sein le soufre, le bitume et les matières qui servent d'aliment à un feu souterrain dont l'effet, plus violent que celui de la poudre ou du tonnerre, a de tout tems étonné, effrayé les hommes et désolé la terre. Un volcan est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi lieue : cette large bouche à feu vomit des torrens de fumée et de flammes, des fleuves de bitume, de soufre et de métal fondu, des nues de cendres et de pierres, et quelques fois elle lance à plusieurs lieues de distance des masses de rocher énormes, et que toutes les forces humaines réunies ne pourroient pas mettre en mouvement. L'embrasement est si terrible, et la quantité de matières ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées que la montagne rejette, est si abondante, qu'elles enterrent les villes et les forêts, couvrent les campagnes de cent et deux cent pieds d'épaisseur, et forment quelques fois des collines et des montagnes, qui ne sont que des monceaux de matières entassées. L'action de ce feu est si grande, la force de l'explosion est si violente, qu'elle

produit par sa réaction des secousses assez fortes pour ébranler la terre et la faire trembler, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes et les édifices les plus solides, à des distances même très considérables [almanach de 1794].

Le souci pédagogique se manifestait aussi par les définitions données pour les lecteurs peu informés :

La *Lava*, qui est le nom que les Napolitains donnent à la Rivière de feu qui ruisselle ou du sommet, ou des flancs de la montagne, ressemble dans sa source à une Fonderie de matières pour des Glaces à miroir. Les *Scories*, quand l'Air les a refroidies, présentent l'apparence d'un plomb fondu, dans lequel se fait remarquer un mélange de Métaux. Cette *Lava*, dans son cours, se dilate ou se restreint comme un Ruisseau d'Eau, selon la pente et la largeur du Lit qu'elle couvre. À quelque distance de sa source, elle se condense et forme une matière pâteuse, dont une nouvelle couche presse celle qui la précède. Et ces *Masses* s'arrêtent quand elles ne sont plus poussées. Cette matière se pétrifie et devient dure [almanach de 1753].

On nomme *Crater* une croute plane qui forme la superficie du sommet du volcan, qui est entouré d'un rebond sourcilleux de rochers, par laquelle le feu sort. Celui du Vésuve est circulaire et peut avoir 90 pas de diamètre au plus. Au milieu du *Crater* s'élevait une petite montagne en forme de pain de sucre, d'environ 100 pas d'élévation sur 40 de diamètre. Elle étoit formée par les matières que le feu avoit soulevées du sommet du Vésuve, et du milieu de cette petite montagne qui peut être regardée comme la cheminée du volcan, il sortoit de tems en tems une colonne de feu dont le diamètre étoit d'environ 10 à 12 pieds, et qui s'élevait au moins à 250 pas au-dessus de son sommet [almanach de 1782].

En toutes circonstances, les différentes étapes de l'éruption étaient longuement décrites. Les fumées et les ébranlements souterrains annonçaient la catastrophe. En 1751, on « remarqua le 25 après que le Vent fut tourné au Nord-Ouest, qu'il sortoit de l'embouchure du gouffre de la montagne un Tourbillon de fumée noire et épaisse ». Le 19 octobre 1766, « la colonne de fumée devint plus grande et plus épaisse, et l'on entendoit de tems en tems des tonnerres sourds ». Les coulées de laves et les projections enflammées constituaient les manifestations les plus ordinaires. En 1751, on vit « sortir de cette ouverture un gros Torrent de matières enflammées semblable à une Cascade et à une Rivière de feu. Le Torrent de matières enflammées, qui après avoir formé son lit, s'étoit partagé en deux autres Torrents, continua de se répandre avec beaucoup de violence à travers les Campagnes, les Vignes, les Métairies qui sont entre la Montagne et le voisinage de la Mer » (almanach de 1753). En septembre 1766, les différentes ouvertures ne cessaient de :

[...] vomir de grosses pierres enflamées que le volcan pousoit à 1 500 pieds de hauteur [...]. Vers les 5 heures du soir, on vit couler de la montagne un torrent de feu, qui parcourroit 400 pieds dans une demi heure, sur un front de 600 pieds. L'ouverture d'où cette lave partoit avoit 36 pieds de largeur sur 70 de longueur [...]. Naples située à 4 mille du Vésuve se trouva dès le point du jour, couverte d'une pluye de poussière, dont l'aiman attiroit quelques grains [...].

Le 8 août 1779,

[...] environ les 9 heures et demie, on entendit une explosion plus considérable que ne pourroit l'être celle des plus gros canons, et tout à coup s'élança dans l'air une fumée épaisse et noire qui paroissoit avoir 3 fois la hauteur de toute la montagne : c'est-à-dire plus de 6000 pieds. Cette fumée avoit sa principale direction sur Summa et Ottajano, mais la masse étoit si large et si élevée qu'elle paroissoit couvrir Naples qui en étoit éloigné d'environ 12 milles.

Surtout, les relations attestaient d'une bonne compréhension de l'enchaînement des phénomènes⁴. Ainsi de l'effondrement du sommet du volcan lors de l'éruption du 21 septembre 1766 :

Le Vésuve a une cime creuse qu'on appelle le *Crater*, c'est-à-dire la croupe, et de là s'étoit élevé par les précédentes éruptions un monticule qui le 21 septembre 1766 s'étoit abîmé avec un fracas épouvantable dans le gouffre immense de la montagne, dont la profondeur fut estimée d'environ mille pieds, sur environ 600 pieds de circuit à l'ouverture. Il est impossible de se figurer quel prodigieux effet dut produire la chute de cette masse immense, dont la solidité fut évaluée à près de cent millions de pieds cubes. L'air renfermé dans les voutes souterraines ayant d'autant plus de force qu'il étoit plus comprimé, poussoit fréquemment des torrents de fumée, et quelquefois une pluie de petites pierres de Lave brisées par la chute du monticule. Ces diverses secousses opérèrent enfin le 6 mars 1767 sur le *Crater* une ouverture d'environ 200 toises de circuit.

La description du même phénomène en 1794 était encore plus précise :

Le 19, après une détonation des plus violentes, la cime conique de la montagne qui formoit à son sommet un beau cratère, s'affaisa tout à coup, et les matières poreuses et enflammées ne pouvant plus résister aux chocs réitérés des secousses intérieures, s'abîmèrent dans les gouffres immenses du Vésuve, de sorte que par cet affaissement, la montagne a beaucoup perdu de son élévation, et que la partie qui étoit la moins élevée se trouve actuellement la plus haute.

Des observations fines soulignaient de la même façon la formation d'orages violents sous l'effet de la condensation de l'air. La nuit du 20 octobre 1766, « il tonna fortement par intervalle de 7 ou 8 secondes, le mugissement étoit continu. Le Ciel couvert d'épais nuages, sur lesquels se réfléchissoient les éclairs qui sortoient de la fournaise ». La durée des manifestations étoit aussi parfois finement précisée. L'éruption du 8 août 1779 « finit en peu d'instans. Elle avoit duré de 35 à 37 minutes, dans toute sa vigueur, de 38 à 40 elle étoit entièrement terminée. On revit la montagne à peu près sous les mêmes formes qu'auparavant, mais toujours couvertes de pierres enflammées dont le feu se soutint encore une partie de la nuit ». L'almanach de 1795 proposait même un résumé du bilan dressé par les ingénieurs du roi au lendemain de l'éruption de 1794 : « La montagne par son affaissement a perdu un quart de

4. Pour une confrontation avec les analyses historiques des éruptions du Vésuve, voir Antonio Nazzaro, *Il Vesuvio. Storia eruttiva e teorie vulcanologiche*, Naples, Liguori, 1997 ; rééd. 2001.

mille de sa hauteur. La plus grande élévation de la lave a été de 36 palmes, la largeur d'un mille; le territoire inondé est de 5 mille; habitants fugitifs, 15 mille; hommes et femmes qui ont péri, 39; animaux tués, 4 168; espace que la lave a occupé dans la mer, 76 palmes.»

Par delà la description des différentes manifestations de la catastrophe, les relations cherchaient aussi à inscrire les éruptions dans un système d'explication de la Terre: «Il faut encore avoir recours aux éboulemens, aux volcans, aux tremblemens de terre qui de nos jours même changent si fort la superficie d'un pays qu'elle devient méconnoissable.» Reprenant des interprétations de Benjamin Franklin sur les volcans d'Islande, l'almanach expliquait aussi que les éruptions pouvaient contribuer à expliquer certains accidents climatiques:

Ce savant n'hésite point d'attribuer à ces brouillards la cause des longs hyvers, des neiges et des inondations qui en ont été la suite dans la plupart des Païs de l'Europe, parce que le soleil n'ayant pu à cause de cet obstacle échauffer la terre comme à l'ordinaire à une grande profondeur, la surface du globe dans cette partie manquant d'une chaleur intérieure suffisante, a été plutôt refroidie, ce qui a fait que les premières neiges ont séjourné et se sont successivement accumulées au point de ne fondre que fort tard au printems, et produire [de] grandes inondations.

*
* *

Si, à l'instar de Sir William Hamilton, nombreuses furent les élites aristocratique qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, firent le voyage de Naples pour assister en direct au spectacle du Vésuve en éruption, l'almanach du *Messenger* boiteux proposait ainsi, à ceux qui n'avaient pas la même chance, la possibilité d'assister aussi à la catastrophe, de frémir aux malheurs des victimes, au courage ou à la témérité de quelques-uns. Mais, par la densité des relations transmises, la distance prise par rapport au caractère spectaculaire ou effroyable de l'événement, l'almanach participa aussi, au moment où Giovanni Della Torre publiait la *Storia e fenomeni del Vesuvio*, ou Sir William Hamilton ses *Campi Phlegræi*, à une large vulgarisation de la culture scientifique naissante et à une lecture plus rationnelle de la catastrophe.

Table des matières

Introduction	Émilie Beck Saiello, Dominique Bertrand	7
Première partie	La mémoire des éruptions	
	Giovanni Ricciardi <i>Caractères morphologiques du mont Vésuve</i>	17
	Francesco Cotticelli <i>Les scènes du Vésuve à Naples entre le XVII^e et le XVIII^e siècle.</i> <i>Premières enquêtes</i>	29
	Marie Viallon <i>Le buon gigante</i>	41
	Chantal Grell <i>Regarder, observer et interroger le Vésuve : le volcan comme « objet d'étude » au XVIII^e siècle</i>	51
	Anne-Marie Mercier-Faivre <i>Éruptions dans la presse : l'image du Vésuve dans la presse européenne francophone au XVIII^e siècle</i>	83
	René Favier <i>Les éruptions du Vésuve dans la littérature populaire de la seconde moitié du XVIII^e siècle : l'almanach du Messager boiteux de Berne et Vevey (1749-1798)</i>	99

Deuxième partie	Sublimations iconiques	
	Gaetano Amodio	
	<i>Cités en danger.</i>	
	<i>Les éruptions du Vésuve et les agglomérations urbaines</i>	113
	James Hamilton	
	<i>Les volcans dans l'art et la littérature britanniques au XIX^e siècle : un bref survol</i>	129
	Bettina Bélanger	
	<i>De Saverio Della Gatta à Gioacchino La Pira : gouaches napolitaines de la datation Katia et Maurice Krafft</i>	141
	Émilie Beck Saiello, Brice Gruet	
	<i>De la girandole du château Saint-Ange au Vésuve en éruption : voyage d'une métaphore visuelle</i>	151
<hr/>		
Troisième partie	Projections scéniques et fantasmatiques	
	Jean-Christophe Abramovici	
	<i>Sade et l'irruption du désir</i>	171
	Dominique Bertrand	
	<i>Ce volcan en éruption de livres : Dumas face au Vésuve</i>	179
	Remo Bodei	
	<i>Volcans sublimes</i>	191
	Françoise Sylvos	
	<i>Le Vésuve romantique à la scène</i>	201
	Antonio Carocchia	
	<i>Mentre d'ampia voragine tonante : représentations musicales du Vésuve</i>	217
<hr/>		
	Bibliographie sélective	231
	Les Auteurs	239



Inséparable de la ville de Naples et de son golfe, l'image du Vésuve a été déclinée tantôt sur le ton paisible de la montagne dispensatrice de bienfaits, tantôt sur le ton dramatique du feu destructeur. Les articles réunis ici, issus d'un colloque qui s'est tenu au pied du volcan, interrogent plus spécifiquement la connaissance et l'imaginaire du Vésuve en éruption, dans une perspective interdisciplinaire. La connaissance bien documentée de la volcanologie actuelle s'y trouve ainsi remise en perspective avec l'élaboration d'une curiosité scientifique et populaire très intense pour les phénomènes éruptifs, à la suite de l'éruption de 1631. Cette curiosité se double d'une sublimation iconique, qui donne lieu à une inventivité spectaculaire, la fascination pour le volcan se cristallisant dans des inventions littéraires mais aussi musicales. Fantômes érotiques et résonances politiques se profilent derrière l'appréhension des éruptions, et leur mémoire trouble recouvre aussi celle des modes et des sensibilités.

